



كلية التربية بالغردقة	الكلية
قسم اللغة الفرنسية	القسم
الثالثة تربية عام فرنسي	الفرقة
نصوص من القرن ال18	المقرر
د/عادل كامل محمد سليمان	مدرس المقرر
الفصل الدراسي الثاني 2022-2023	العام الجامعي

LE XVIII^{ème} SIECLE : Le siècle des Lumières

Siècle des Lumières, terme qui désigne le XVIII^{ème} siècle en tant que période de l'histoire de la culture européenne, marqué par le rationalisme philosophique et l'exaltation des sciences, ainsi que par la critique de l'ordre social et de la hiérarchie religieuse, principaux éléments de l'idéologie politique qui fut au fondement de la Révolution française. L'expression était déjà fréquemment employée par les écrivains de l'époque, convaincus qu'ils venaient d'émerger de siècles d'obscurité et d'ignorance et d'entrer dans un nouvel âge illuminé par la raison, la science et le respect de l'humanité.

L'un des textes fondateurs qui inaugure le mouvement des Lumières en France est le Dictionnaire historique et critique de Pierre Bayle (1647-1707). Son appel à la tolérance, à la lutte contre les superstitions et les préjugés, va inspirer tout le mouvement de pensée du XVIII^{ème} siècle et le Dictionnaire historique et critique va devenir l'arme privilégiée du camp des "philosophes". L'Encyclopédie de Diderot (1713-1784) et d'Alembert (1717-1783) reprendra à son compte le militantisme

philosophique et le combat contre l'obscurantisme, le dogmatisme, le fanatisme et le despotisme. Les idées de Pierre Bayle trouveront aussi un écho puissant chez Montesquieu (1689-1755), qui introduit en philosophie politique des notions décisives, Voltaire (1694-1778), héros de la lutte contre l'obscurantisme et les préjugés, et surtout chez Condorcet (1743-1794) le théoricien de l'idée de progrès chère aux Lumières. D'un point de vue plus strictement philosophique, un courant se développe, incarné par Etienne Bonnot de Condillac (1715-1780), représentant éminent de l'empirisme français, et qui trouve un prolongement matérialiste avec Helvétius (1715-1771), d'Holbach (1723-1789), et de Diderot.

Alors que la vie sur Terre était menacée : perte, épidémie, famine, on croyait au bonheur après la mort. La classe montante était la bourgeoisie, elle va demander plus de liberté et la fin des privilèges. Les idées de l'époque étaient le progrès et la justice. A coté du courant rationaliste, il y a l'éclosion de plusieurs nouvelles écritures. De tous ces courants se détache la figure originale de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) qui occupe une position transitoire dans le mouvement des Lumières.

Montesquieu (1689-1755).

Charles de Secondât, baron de la Brède, est né au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Il était d'ancienne noblesse de robe. Après de bonnes études chez les Oratoriens, au collège de Juilly, il fut nommé en 1714 conseiller au Parlement de Bordeaux, et en 1716 président. Il était excellent magistrat; mais déjà il s'intéressait à des questions d'histoire, de droit, de sciences, et il communiquait de nombreux mémoires à l'Académie de Bordeaux.

En 1727, il fit paraître, sans le signer, son premier ouvrage, les *Lettres persanes*, qui obtint un grand succès. Il devint membre de l'Académie française, et entreprit de composer un vaste ouvrage sur les lois. Pour recueillir des documents, il se mit à voyager. Il visita l'Autriche, la Hongrie, l'Italie, et suivit les bords du Rhin jusqu'en Hollande, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre. A Londres, il resta deux ans.

A son retour, il publia les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*

(1734): et en 1748, il fit paraître enfin *l'Esprit des lois* ouvrage dont le précédent n'était qu'un fragment détaché. Il mourut à Paris, en 1755.

Le caractère de Montesquieu est formé d'éléments assez contradictoires : il est à la fois très attaché aux privilèges de l'aristocratie et très libéral, il veut que « l'on ne touche aux lois que d'une main tremblante », et aussi que l'on modifie le régime politique français dans le sens de la constitution anglaise.

Les Lettres persanes (1721).

Dans cet ouvrage, nous trouvons précisément plusieurs contrastes. Montesquieu, frappé des abus du jour, veut en faire la critique. Il sait qu'un livre didactique ne sera pas lu. Il cherche un cadre commode et agréable, dans lequel il puisse faire entrer ses critiques et ses conseils, et il suppose que deux Persans, Ricca et Usbeck, visitant l'Europe, et en particulier la France, écrivent à leurs amis restés en Perse.

Il faut distinguer trois éléments dans les lettres persanes : 1- une intrigue assez faible, mais qui sert à relier de loin en loin les sentiments des personnages; 2- la satire des ridicules de la société et des mœurs : ici se placent des portraits dans la manière de La Bruyère; 3- un certain nombre de lettres plus sérieuses où, non sans persiflage, mais avec beaucoup de fermeté, sont abordées des questions de religion, de politique, d'histoire ; Montesquieu y fait la critique de la papauté, de la royauté, des disputes sur le jansénisme, des différentes formes de gouvernement, etc. Il annonce ainsi ses futurs ouvrages.

Résumé des Lettres persanes

Les Lettres persanes , œuvre épistolaire de Montesquieu publié en 1721 racontent le voyage à Paris de deux Persans, Usbek et Rica : leur séjour, qui dure huit années, est pour eux l'occasion d'observer la société et le mode de vie des Français, leurs coutumes, leurs traditions religieuses ou politiques, et d'en faire le rapport à leurs interlocuteurs restés en Perse. Il faudra alors étudier les caractéristiques propres au roman épistolaire, l'aspect critique de l'œuvre, en dernier lieu, on pourra se demander pourquoi Montesquieu passe pour un philosophe du "Siècle des Lumières".

Deux seigneurs persans (Usbek et Rica) entreprennent un voyage d'étude en France. Ils quittent tous les deux Ispahan , leur ville natale, le 14 mars 1711. Ces deux voyageurs ont des personnalités et des démarches différentes. Usbek, très attaché à sa patrie est un grand seigneur "éclairé". Rica, son compagnon de voyage a une jeunesse, une gaieté et un sens aigu de l'observation qui le portent à rire et à faire rire. Usbek, souhaite venir en occident, à la fois pour échapper aux représailles qui le menacent dans une cour corrompue, où

sa franchise lui a valu plusieurs ennemis et aussi avec le désir d'effectuer un voyage d'étude. Usbek quitte presque à regret un sérail de cinq épouses larmoyantes , qu'il confie à plusieurs eunuques despotes . Rica, lui , est libre de toute attache et vient en France avec le souhait de côtoyer les salons, les beaux esprits et les jolies femmes.

Les deux voyageurs traversent la Perse, la Turquie et l'Italie et commencent une correspondance polyphonique avec leurs compatriotes restés à Ispahan. Ils arrivent à Paris en mai 1712. Leur absence de préjugés et leur esprit vif et ingénu leur valent de s'intéresser à la pratique politique, à l'étrangeté des mœurs, et aux traditions religieuses... Ils en soulignent tous les ridicules. Leur esprit impertinent les conduit à en critiquer tous les travers. Leur plume acerbe met en cause les fondements même de notre société.

Pendant ces huit années qu'ils vont passer en Occident, les deux seigneurs persans échangent 161 lettres avec un nombre important (vingt-cinq) de correspondants, ce qui leur permet d'aborder tous les grands sujets de leur époque.

Usbek traite de domaines touchant à la politique, la morale, la religion, l'économie ou la sociologie. C'est ainsi qu'avec le mollak Méhémet Ali, il évoque le pur et l'impur; avec Roxane, la première épouse de son sérail, il compare les mœurs des femmes en Orient et en Occident. Avec Rhédi, il dialogue sur la culture et les arts, tandis qu'avec Mirza , il évoque les sources du bonheur.... ils reçoivent également des nouvelles de leur pays; Au travers de ces échanges, l'occident et l'Orient se mesurent.

Puis, Usbek et Rica empruntent des chemins différents, ce qui les amène à établir une correspondance entre eux. Ces échanges permettent de mesurer la différence entre ces deux voyageurs. Là où Rica fait preuve d'une ironie et d'un humour décapant , Usbek préfère , lui, capter la sagesse, là où il la trouve.

Leur chronique française permet de couvrir les dernières années du règne de Louis XIV et la régence. Les quinze dernières lettres (147 à 161) relatent la tragédie du sérail d'Usbek durant la période de 1717 à 1720. Nous pouvons y lire différentes versions de ce drame qui couve : celle des femmes, celle des eunuques et celle des

serviteurs. On y apprend que Zélis s'est dévoilée à la Mosquée, que Zachi couche avec une de ses esclaves , qu'un jeune garçon a été trouvé dans le jardin du sérail et que Roxane, l'épouse préférée a été "surprise dans les bras d'un jeune homme". De Paris, Usbek essaye de régler les conflits et de rétablir l'ordre. En vain, Roxane avant de s'empoisonner, crie sa haine de Usbek et revendique son droit à la liberté. " La mise en scène épistolaire du suicide héroïque de Roxane , coup de théâtre ultime, transforme en tragédie un roman jusque-là essentiellement satirique et philosophique."

Un journal de voyage

Entièrement composées de lettres, les Lettres persanes ne peuvent cependant pas être qualifiées de roman épistolaire. En effet, il serait impossible de reconstituer un schéma narratif complètement inexistant si on excepte la fin de l'œuvre et les intrigues dans le sérail d'Usbek. C'est en fait un journal de voyage, un compte rendu de visite tenu par deux épistoliers, Rica et Usbek et enrichi par les lettres de nombreux autres épistoliers: c'est pour cela que l'on peut parler de lettres polyphoniques.

Destinateurs et destinataires

- *Usbek et Rica*

Malgré leur culture commune, on remarquera des différences essentielles dans leurs personnalités. La raison du départ d'Usbek en France est clairement énoncée. En effet, ayant combattu la corruption à sa cour, il s'est fait de nombreux ennemis et a décidé de partir en fuite, ses détracteurs complotant contre lui. Usbek est musulman, et en tant que sultan, il est propriétaire d'un sérail qui renferme les "plus belles femmes de Perse". Il entretient donc une correspondance régulière avec les eunuques chargés de les surveiller. C'est en fait un mari assez tyrannique qui usera de son pouvoir particulièrement dans la fin du roman où il se fera despotique ce qui entraînera sa chute. C'est ainsi que la dernière lettre de son séjour à Paris revêt des accents de pathétique. Rica, d'origine plus modeste, est complètement différent d'Usbek. En partant pour Paris, il n'a donc rien à perdre. Rica est dynamique; Usbek, dans la

lettre 27 le confirmera d'ailleurs: "Rica jouit d'une santé parfaite: la force de sa constitution, sa jeunesse et sa gaieté naturelle le mettent au dessus de toute épreuve". Son voyage à Paris est une sorte de voyage initiatique dont il sortira complètement enjoué: "Il semble qu'il ait oublié sa patrie [...] ingratitude de la jeunesse parvenue au terme de son initiation!" dira Usbek (cf. lettre 155).

- *Les autres épistoliers*

Ibben est négociant à Smyrne, c'est un ami d'Usbek très curieux de connaître les mœurs des Français. Rhédi est un jeune neveu d'Ibben. Il écrit de Venise et devient rapidement l'interlocuteur privilégié d'Usbek dès qu'il faut aborder de grandes questions philosophiques.

Mirza, Rustan ou encore Nessir sont des membres de la noblesse persane "éclairée". Zachi et Zélis sont quelques unes des femmes d'Usbek. Alors que Zachi se veut plutôt sensuelle, Zélis s'interroge sur la condition féminine. Roxanne

pour sa part feint être vertueuse mais se révèle infidèle en cachant un jeune amant. Elle se suicidera à la fin du roman en clamant sa liberté. Enfin, les eunuques, sont les gardiens noirs au blancs des femmes du sérail et se révéleront, sous les ordres d'Usbek, despotiques, en fin d'ouvrage.

La chronologie des Lettres persanes

En en-tête de chaque lettre, la date et le lieu de rédaction sont indiqués ce qui permet de retracer avec précision l'odyssée de Rica et Usbek. Partis d'Ispahan en mars 1711, Usbek et Rica arrivent donc à Paris au mois de mai 1712, après avoir fait halte successivement à Com, Erzeron, Smyrne, Livourne, Marseille.

On remarquera que les noms de lieux géographiques sont véridiques. Montesquieu établit donc un pacte de véracité avec son lecteur européen d'autant plus que la durée des trajets est vraisemblable vu les moyens de transport de l'époque.

Un roman oriental

La dimension orientale des Lettres persanes s'inscrit dans une mode pour l'exotisme, avec en 1717, la publication des Mille et Une Nuits par Antoine Galland. De ce fait, le roman abonde en notations pittoresques, comme par exemple, les dates, référées au calendrier musulman, ou encore la lutte des eunuques pour le pouvoir. En fait, le choix de Montesquieu pour cette forme s'inscrit dans une stratégie de séduction du lecteur avec des lettres orientales assez plaisantes et faciles à lire mais surtout, faussement candides.

L'aspect critique

Biographie de Montesquieu

Montesquieu est né le 18 janvier 1689. Il entreprend des études de droits à Bordeaux puis Paris; ses parents le destine alors à une carrière de parlementaire. Dans la capitale, il rencontre les milieux savants et lettrés, mais, très attaché à sa terre et à sa région, il revint à Bordeaux, où, devenu noble de robe, il prend la charge de conseiller au parlement. En 1716, son oncle lui légua sa

charge de président à mortier au parlement de Bordeaux. Il faut savoir que les magistrats qui composent cette assemblée échappent à la nomination et à la révocation royale: c'est donc une force de résistance à la monarchie absolue.

En 1715, il épouse Jeanne de Lartigue, protestante: cette union démontre une grande ouverture d'esprit de la part du couple, sachant que l'Edit de Nantes qui accordait la liberté de culte aux protestants a été révoqué en 1685 par Louis XIV.

De 1728 à 1731, il se rend en Hongrie, en Italie, en Hollande, en Angleterre, où il demeure plus d'un an. Tous ces voyages sont le prétexte d'une observation de la géographie, de l'économie, des mœurs et des coutumes politiques dans les pays européens.

De retour chez lui, Montesquieu se consacra à l'étude de l'histoire et pendant encore quatorze années, il compose et remanie l'œuvre de toute sa vie, *De l'esprit des lois* qui paraîtra en 1748. Il meurt en 1755.

Domaines d'action de la critique

- La vie sociale

La critique de la vie sociale est directement exprimée par Rica qui dira, s'étant rendu à la comédie française: "tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-midi et va jouer une espèce de scène". En fait, Montesquieu pense que la société française se donne en spectacle à elle-même et on peut supposer qu'il dénonce le ridicule de la vie mondaine. Cette critique se retrouve jusque dans le milieu intellectuel et lettré avec par exemple l'allusion à la querelle des Anciens et des Modernes avec, il faut le noter, une fonction référentielle très poussée. De plus, la lettre 66, dénigre les auteurs de plagia lorsque Rica énonce: "De tous les auteurs, il n'y en a point que je méprise plus que les compilateurs, qui vont de tous les côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres qu'ils plaquent dans les leurs comme des pièces de gazon dans un parterre".

L'orgueil et la vanité sont également montrés du doigt toujours à travers les réflexions de Rica notamment en lettre 50: "Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes; leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure". On citera également, l'anecdote en lettre 52 où Rica raconte la médisance des quatre femmes de vingt, quarante, soixante et quatre-vingts ans tout en mettant en avant la coquetterie des femmes.

- **La politique**

La principale source de critique politique est bien sûr le roi, c'est dire Louis XIV. Usbek trace un portrait de lui peu flatteur: à la fois avare et dépensier, lucide et aveugle mais surtout absolu, distribuant des récompenses ou blâmant de façon aléatoire. De plus Usbek refuse le despotisme et critique la monarchie de droit divin qui met en place un roi tel "un soleil qui porte partout la chaleur et la vie" en mettant Dieu au centre des affaires politiques.

Montesquieu dénonce aussi l'esclavage. C'est dans la lettre 118 par Usbek que cette critique se fait la plus acerbe: "Quant aux côtes de Guinée, elles doivent être sérieusement dégarnies depuis deux cents ans que les petits rois [...] vendent leurs sujets aux princes de l'Europe" en ajoutant: "Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes pour tirer du fond de la terre l'or et l'argent".

- **La religion**

La principale critique faite à la religion est son obscurantisme comme en témoigne le dialogue entre Usbek et un dervis: "Ne voyez-vous pas que le Saint Esprit nous éclaire? Cela est heureux car de la manière dont vous en avez parlé je reconnais que vous avez un grand besoin d'être éclairé". En outre, Montesquieu se veut démographe en dénonçant le célibat des prêtres et en finissant, en lettre 117 par les qualifier de "gens avares qui prennent toujours et ne rendent jamais". Mais surtout, Montesquieu condamne l'intolérance

religieuse dont il regrette les conséquences violentes. Aussi, il le fera comprendre, par l'intermédiaire d'Usbek dès la lettre 85: "Ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit les guerres, c'est l'esprit d'intolérance de celle qui se croyait la dominante".

Les moyens de la satire

En connaissance de la censure qui s'exerçait à l'époque, Montesquieu était en droit de prendre quelque précautions lui permettant de critiquer ouvertement le 18ème siècle.

L'anonymat

D'une part, Montesquieu a préféré publier son roman à Amsterdam sans nom d'auteur. D'autre part, on remarque la suppression des noms et leur remplacement par des périphrases du type: "le chef des chrétiens" pour désigner le pape ou encore "le prince" pour désigner Louis XIV.

Un regard étranger et une mise à distance

Le fait que deux persans voyageant en France portent un jugement sur la société française participe de la fausse naïveté du roman avec le pittoresque de l'Orient. Voltaire reprendra le même procédé vingt ans plus tard avec Zadig ou Candide.

Le duo Usbek-Rica

Chaque épistolier possède son ton, sa personnalité permettant alors au lecteur de choisir quel regard il préfère, les deux personnages se partageant la critique.

III Montesquieu, philosophe éclairé

Comme tout philosophe caractéristique du 18ème siècle, Montesquieu proposera sa société idéale, une société aux valeurs morales prépondérantes et soumise à un nouveau mode de fonctionnement politique.

1) L'éloge des valeurs morales

La liberté

Dans les Lettres persanes, l'éloge de la liberté est incarnée par un seul personnage, Roxanne, une des femmes d'Usbek qui en révolte contre le despotisme de son maître et contre le statut de "femme-objet" préférera se donner la mort.

La raison

La raison est une composante essentielle de la philosophie de Montesquieu. Dans la lettre 97, Montesquieu explique que grâce à elle: "les hommes ont débrouillé le chaos et ont expliqué par une mécanique simple l'ordre de l'architecture divine". De plus, toujours

dans la même lettre, "la raison a permis la découverte de cinq ou six vérités".

La recherche du bonheur

La question est posée par Mirza dans la lettre 10: "Hier on mit en question si les hommes étaient heureux par les plaisirs et les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu".

C'est la fable des Troglodytes qui continue sur le sujet. Le Troglodytes se réjouissent du travail productif, de l'amitié et de la famille, ils vivent en harmonie avec la nature et les dieux: "ils travaillaient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun; ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisaient naître [...] ils menaient une vie heureuse et tranquille".

2) Un idéal politique

L'idéal parlementaire anglais

Au cours du roman, Montesquieu passe en revue différents types de pouvoirs. La monarchie est selon

Usbek "un état violent qui dégénère toujours en despotisme".

Montesquieu parlementaire prône une séparation des pouvoirs et le type de régime qui s'en rapproche le plus semble être la monarchie parlementaire des Anglais d'autant plus que Montesquieu avait passé plus d'un an et demi en Angleterre à comparer les lois, les institutions à celles de France.

Un idéal de justice L'idéal de justice pour Montesquieu est une justice indépendante qui ne serait pas divine: "Quand il n'y aurait pas de Dieu nous devrions toujours aimer la justice". Selon Montesquieu, la justice est "éternelle et ne dépend point des conventions humaines" (cf. lettre 83).

Pour conclure, il faut souligner qu'à la parution de l'ouvrage, Montesquieu sera accueilli dans tous les salons et clubs parisiens où l'on prépare l'esprit de la révolution et ce, malgré sa précaution de faire paraître anonymement son œuvre. En 1728, il sera élu à l'Académie Française.

Lorsqu'en 1721 un auteur anonyme fait paraître à Amsterdam les *Lettres persanes*, il s'accorde à une double mode : celle de l'Orient et celle du roman par lettres. Mais c'est pour mieux s'en affranchir : de son modèle, l'Italien Marana, qui avait publié *L'Espion turc* en 1684, l'auteur retient en effet l'étonnement d'un musulman sur les pratiques chrétiennes, mais il le dépasse en instaurant ce regard « pluriel » que permet l'échange épistolaire. Des turqueries en vogue depuis le XVIème siècle, il garde le pittoresque mais le met au service d'une réflexion philosophique sur la relativité des coutumes et la recherche d'un ordre universel bâti sur la raison.

Cet auteur, on savait déjà à l'époque qu'il ne pouvait être que ce baron de Montesquieu (1688-1755), déjà connu pour des traités d'économie politique, qui avait craint par ce petit livre licencieux de paraître bien léger pour sa fonction de magistrat. Le succès n'en fut pas moins considérable et inaugura une autre mode qui eut sa fortune jusqu'à nos jours.

Formes et valeur du procédé

Ce n'est pas de leur intrigue que les *Lettres persanes* tirent leur originalité. Celle-ci est fort simple : deux Persans, Usbek et Rica, arrivent à Paris et communiquent leurs impressions à des compatriotes. Ils reçoivent aussi d'eux des nouvelles de leur pays. Les seuls incidents ou retournements de situation sont d'ailleurs le fait d'une sorte de roman enchâssé : Usbek reçoit de son sérail une quarantaine de lettres qui l'avisent d'une révolte des femmes et du suicide de la favorite Roxane.

C'est donc la composition qui donne au roman tout son prix. La **forme épistolaire** d'abord : l'échange des lettres multiplie les points de vue, relativise les jugements émis par les personnages ou les infirme malignement par la conduite des faits. Leur psychologie reste aussi évolutive, puisque ces lettres s'échelonnent sur une huitaine d'années (1712 à 1720) : le narrateur peut tour à tour transparaitre dans chacune d'elles ou brouiller les pistes en laissant aux personnages la totale responsabilité de leurs propos. Il appartiendra d'ailleurs à notre projet de lecture de déterminer la place du philosophe dans cet écheveau et

d'établir les leçons morales qui ne manquent pas de se dégager des nombreux apologues.

Les *Lettres Persanes* constituent aussi un **roman du sérail**. Le genre, exotique et licencieux, était fort à la mode. Mais Montesquieu ne s'est pas contenté d'en reprendre les motifs pour de simples raisons tactiques. Si les lettres qui arrivent du harem d'Usbek rachètent par leur parfum le contenu parfois aride des autres échanges, elles n'en constituent pas moins une facette irremplaçable de la réflexion philosophique, à propos notamment de la condition féminine mais aussi des contradictions qu'elles révèlent chez Usbek, pris entre son désir de tolérance et ses réflexes phallogocratiques à l'égard de ses femmes. Enfin le roman vaut par son **procédé**, que Paul Valéry a nettement formulé : « *Entrer chez les gens pour déconcerter leurs idées, leur faire la surprise d'être surpris de ce qu'ils font, de ce qu'ils pensent, et qu'ils n'ont jamais conçu différent, c'est, au moyen de l'ingénuité feinte ou réelle, donner à ressentir toute la relativité d'une civilisation, d'une confiance habituelle dans l'ordre établi.* » (*Variété II*). Ces vertus du «regard étranger» sur nos mœurs, Montesquieu en avait déjà un exemple dans le

chapitre Des Cannibales des *Essais* de Montaigne, mais il exploite jusqu'au bout cette naïveté :

- l'étonnement d'Usbek et de Rica déshabille les coutumes de leur allure absolue et fait éclater les différences. Le narrateur n'oublie jamais l'identité des épistoliers (voir *L'art de la lettre*) afin de jouer mieux de cette fausse ingénuité : l'indignation vertueuse d'Usbek la colore en effet d'une autre manière que la malice de Rica. Il arrive aussi que l'éloge entonné par un des deux Persans résonne pour nous d'une manière très différente : ainsi les vertus qu'Usbek apprécie chez Louis XIV (lettre XXXVII) correspondent à des valeurs orientales où l'Occidental ne percevra qu'absolutisme, arbitraire et goût du paraître.

- le "regard persan" favorise ainsi l'ironie à l'égard de coutumes décrites d'un autre point de vue : les périphrases et les italiques aiguisent la satire car elles obligent à redéfinir platement les choses et les désacralisent; le vocabulaire persan appliqué à des valeurs occidentales ridiculise leur ethnocentrisme. A la surprise manifestée par les Persans répond d'ailleurs un autre

étonnement : celui des Parisiens, condensé par la formule célèbre de la lettre XXX «Comment peut-on être Persan ? »

Structure

Il n'est pas toujours facile de déterminer une structure dans ce roman où l'échange épistolaire passe rapidement d'un sujet à un autre. Nous proposons toutefois une succession de séquences organisées autour de thèmes dominants, auxquels nous consacrons successivement une brève notice.

Lettres I à X Présentation des personnages - Les motifs du voyage.

Les premières lettres veulent d'abord donner la **couleur locale** nécessaire : datation, itinéraire, mais aussi notations orientales et érotiques sur la vie au harem qui permettent de laisser transparaître cette misogynie d'Usbek sur laquelle nous aurons à revenir. L'impression donnée par ce mélange de registres et de préoccupations est bien celle à quoi Montesquieu nous a préparés dans ses "quelques réflexions préliminaires", nous prévenant d'un roman par lettres « où les sujets qu'on traite ne sont dépendants

d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé », où « *l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir **joindre de la philosophie, de la politique et de la morale à un roman.*** » Si ces réflexions préliminaires nous préparent à la satire, il n'en est ici encore aucune trace. On se souviendra néanmoins des précautions prises par l'auteur : son souci de différencier l'étonnement des Persans et l'idée d'examen ou de critique s'ajoute à sa volonté d'authentifier ces lettres et de se présenter comme un simple traducteur. Artifice bien connu de l'époque par lequel Montesquieu prévient les accusations de légèreté ou d'invraisemblance et excuse l'audace de la satire.

XXIV - XLVI Curiosités parisiennes.

Ce machisme d'Usbek éclate encore ici : où nous voyons liberté, il voit licence, et pudeur où nous voyons esclavage. Cet éloge de l'innocence et ce souci farouche de préserver la femme de toute impureté ne valorisent que le « nous » impérieux de la gent masculine. Mais Usbek confie aussi des doutes, des suspensions de jugement qui humanisent le personnage, même si ses contradictions lui échappent. Ainsi la lettre XXXV obéit à un autre but que celui avoué : Usbek croit trouver chez les Chrétiens des « semences de ses dogmes » et se félicite qu'un jour la lumière mahométane les illuminera. Mais, « voyant partout le Mahométisme » sans jamais le trouver, il fourbit des armes contre sa prétendue universalité et contribue à mettre toutes les religions à plat, dans la même facticité. Tout au long de cette section, Usbek semble ainsi en route vers une sagesse moyenne, difficilement conquise sur ses doutes.

Nous lui préférons souvent Rica, dont les lettres marquent une curiosité plus vive pour les mœurs et la « vivacité d'un esprit qui saisit tout avec promptitude », comme le note

Usbek. Ses lettres, émaillées de périphrases et d'italiques, donnent un bon exemple du « regard persan » qui, faussement naïf, déplace le point de vue et fait éclater la satire sociale et religieuse (voir notre lecture de la lettre XXIX). L'œil de Rica est d'ailleurs plus redoutable de se limiter pour l'instant aux manières et aux mines qu'il dénonce dans la comédie sociale : la célèbre lettre XXX donne une juste idée de ces coteries mondaines et superficielles où Rica perçoit autant la badauderie et l'engouement que cet ethnocentrisme naïf qui avoue son impuissance à sortir de lui-même (« Comment peut-on être Persan ? »). Néanmoins, Rica semble ici de plus en plus gagné, sinon par l'Occident (« J'ai pris le goût de ce pays-ci »), à tout le moins par le doute, notamment à l'égard de l'infériorité naturelle des femmes tant proclamée par l'Islam. Parallèlement, cette section donne à lire les lettres de Rhédi, resté à Venise, qui s'instruit et s'applique aux sciences. Son éloge du rationalisme (« Je sors des nuages qui couvraient mes yeux ») paraît plus radical que celui d'Usbek, malgré la réflexion qui échappe à ce dernier : « La Loi, faite pour nous rendre plus justes, ne

sert souvent qu'à nous rendre plus coupables » (lettre XXXIII).

LETTRE XXIV. RICA A IBBEN.

A Smyrne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois. Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a pas de gens au monde qui tirent mieux partie de leur machine que les Français; ils courent, ils volent: les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber

en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien: car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes: je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil

humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et il le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner: il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape: tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce (Note 5).

Et, pour le tenir toujours en haleine et ne point lui

laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance. IL y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit qu'il appela constitution, et voulut obliger, sous de grandes peines, ce prince et ses sujets de croire tout ce qui y était contenu. Il réussit à l'égard du prince, qui se soumit aussitôt, et donna l'exemple à ses sujets; mais quelques-uns d'entre eux se révoltèrent, et dirent qu'ils ne voulaient rien croire de tout ce qui était dans cet écrit. Ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte qui divise toute la cour, tout le royaume et toutes les familles. Cette constitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens disent avoir été apporté du ciel: c'est proprement leur Alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulèvent tout contre la constitution: elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occasion, ne veulent point avoir de privilège. Il faut pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal; et, par le grand Ali, il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi: car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, et que nos prophètes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent

de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis?

J'ai ouï raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, et je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisait la guerre à ses voisins, qui s'étaient tous ligués contre lui, il avait dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouraient; on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans, et que, malgré les soins infatigables de certains dervis qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui: ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux; et cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On dirait qu'ils existent en général, et qu'ils ne sont plus rien en particulier: c'est un corps; mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, et dont le génie et le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, et je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère et du génie persan. C'est bien

la même terre qui nous porte tous deux; mais les hommes du pays où je vis, et ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différents.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab 2, 1712.

LETTRE XXV.USBEEK A IBBEN.

A Smyrne.

J'ai reçu une lettre de ton neveu Rhédi: il me mande qu'il quitte Smyrne, dans le dessein de voir l'Italie; que l'unique but de son voyage est de s'instruire, et de se rendre par là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui sera quelque jour la consolation de ta vieillesse. Rica t'écrit une longue lettre; il m'a dit qu'il te parlait beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude: pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis pas en état de te rien dire. Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres: nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous a fait à Smyrne, et des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, généreux Ibben, trouver partout des amis aussi reconnaissants et aussi fidèles que nous!

Puissé-je te revoir bientôt, et retrouver avec toi ces jours heureux qui coulent si doucement entre deux amis!
Adieu.

De Paris, le 4 de le lune de Rebiab 2, 1712.

LETTRE XXVI. USBEK A ROXANE.

Au sérail d'Ispahan.

Que vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux pays de Perse, et non pas dans ces climats empoisonnés où l'on ne connaît ni la pudeur ni la vertu! Que vous êtes heureuse! Vous vivez dans mon sérail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains; vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir; jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs: votre beau-père même, dans la liberté des festins, n'a jamais vu votre belle bouche: vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane, quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-

même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor, que vous défendiez avec tant de constance! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir! Et quelle impatience quand je vous eus vue! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obstinés d'une pudeur alarmée: vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos esclaves, qui me trahirent, et vous déroberent à mes recherches? Vous souvient-il de cet autre où, voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre mère pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquèrent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Vous mîtes le poignard à la main, et menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimait, s'il continuait à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passèrent dans ce combat de l'amour et de la vertu. Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules: vous ne vous rendîtes pas même après

avoir été vaincue; vous défendîtes jusqu'à la dernière extrémité une virginité mourante: vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avait fait un outrage; non pas comme un époux qui vous avait aimée; vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir: votre air confus semblait me reprocher l'avantage que j'avais pris. Je n'avais pas même une possession tranquille; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes et de ces grâces; et j'étais enivré des plus grandes faveurs sans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été si troublée: les femmes y ont perdu toute retenue: elles se présentent devant les hommes à visage découvert, comme si elles voulaient demander leur défaite; elles les cherchent de leurs regards; elles les voient dans les mosquées, les promenades, chez elles même; l'usage de se faire servir par des eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité et de cette aimable pudeur qui règne parmi vous, on voit une impudence brutale à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est

descendu; vous fuiriez ces abominables lieux, et vous soupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses; quand vous vous parez de vos plus beaux habits; quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les grâces de la danse et par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur et d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire; et quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon coeur par des paroles douces et flatteuses, je ne saurais, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe? L'art de composer leur teint, les ornements dont elles se parent, les soins qu'elle prennent de leurs personnes, le désir continuel

de plaire qui les occupe, sont autant de tâches faites à leur vertu et d'outrages à leurs époux.

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin qu'une pareille conduite devrait le faire croire, et qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer absolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes assez abandonnées pour porter le crime si loin: elles portent toutes dans leur coeur un certain caractère de vertu qui y est gravé, que la naissance donne et que l'éducation affaiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige; mais, quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révolte. Aussi, quand nous vous enfermons si étroitement, que nous vous faisons garder par tant d'esclaves, que nous gênons si fort vos désirs lorsqu'ils volent trop loin, ce n'est pas que nous craignons la dernière infidélité, mais c'est que nous savons que la pureté ne saurait être trop grande, et que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chasteté, si longtemps éprouvée, méritait un époux qui ne vous eût

jamais quittée, et qui pût lui-même réprimer les désirs que votre seule vertu sait soumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Rhégeb, 1712.

LETTRE XXVII. USBEK A NESSIR.

A Ispahan.

Nous sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la ville du soleil (Note 6).

Lorsque je partis de Smyrne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boîte où il y avait quelques présents pour toi: tu recevras cette lettre par la même voie. Quoique éloigné de lui de cinq ou six cents lieues, je lui donne de mes nouvelles, et je reçois des siennes aussi facilement que s'il était à Ispahan, et moi à Com. J'envoie mes lettres à Marseille, d'où il part continuellement des vaisseaux pour Smyrne; de là il envoie celles qui sont pour la Perse par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite: la force de sa constitution, sa jeunesse et sa gaieté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien: mon corps et mon esprit sont abattus; je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes; ma santé, qui s'affaiblit, me tourne vers ma patrie, et me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessim, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis. Si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes; et si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes eunuques me croyaient en danger, s'ils pouvaient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseraient bientôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce sexe qui se fait entendre aux rochers, et remue les choses inanimées.

Adieu, Nessim; j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1712.

LETTRE XXVIII.

RICA A ***.

Je vis hier une chose assez singulière, quoique elle se passe tous les jours à Paris. Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dînée, et va jouer une espèce de scène que j'ai entendu appeler comédie. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le théâtre. Aux deux côtés on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes et des femmes qui jouent ensemble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse. Tantôt c'est une amante affligée qui exprime sa langueur; tantôt une autre, avec des yeux vifs et un air passionné, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même: toutes les passions sont peintes sur les visages, et exprimées avec une éloquence qui n'en est que plus vive pour être muette. Là les acteurs ne paraissent qu'à demi-corps, et ont ordinairement un manchon, par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre, et ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine sont quelques jeunes gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé pour soutenir à la fatigue. Ils sont obligés d'être partout; ils passent par des endroits qu'eux seuls connaissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges; ils plongent pour ainsi dire; on les perd, ils reparaissent; souvent ils quittent le lieu de la scène, et vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'aurait osé espérer de leurs béquilles, marchent et vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles où l'on joue une comédie particulière: on commence par des révérences, on continue par des embrassades. On dit que la connaissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre: il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on dit que les princesses qui y règnent ne sont point cruelles; et si on excepte deux ou trois heures par jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que le reste du temps elles sont traitables, et que c'est une ivresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu près de même dans un autre endroit qu'on nomme l'Opéra: toute la

différence est que l'on parle à l'un, et chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se déshabillait une des principales actrices. Nous fîmes si bien connaissance, que le lendemain je reçus d'elle cette lettre:

"Monsieur,

Je suis la plus malheureuse fille du monde; j'ai toujours été la plus vertueuse actrice de l'Opéra. Il y a sept ou huit mois, que j'étais dans la loge où vous me vîtes hier; comme je m'habillais en prêtresse de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver; et, sans respect pour mon habit blanc, mon voile et mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau exagérer le sacrifice que je lui ai fait, il se met à rire, et me soutient qu'il m'a trouvée très profane. Cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me présenter sur le théâtre: car je suis, sur le chapitre de l'honneur, d'une délicatesse inconcevable; et je soutiens toujours qu'à une fille bien née il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie. Avec cette délicatesse, vous jugez bien que ce jeune abbé n'eût jamais réussi, s'il ne m'avait promis de se marier avec moi: un motif si légitime me fit passer sur les petites formalités ordinaires, et commencer par où j'aurais

dû finir. Mais, puisque son infidélité m'a déshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opéra, où, entre vous et moi, l'on ne me donne guère de quoi vivre: car, à présent que j'avance en âge, et que je perds du côté des charmes, ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai appris par un homme de votre suite que l'on faisait un cas infini, dans votre pays, d'une bonne danseuse, et que, si j'étais à Ispahan, ma fortune serait aussitôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, et m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui, par sa vertu et sa conduite, ne se rendrait pas indigne de vos bontés. Je suis..."

De Paris, le 2 de la lune de Chaval, 1712.

LETTRE XXIX.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

Le pape est le chef des chrétiens. C'est une vieille idole qu'on encense par habitude. Il était autrefois redoutable aux princes mêmes, car il les déposait aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois

d'Irimette et de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle saint Pierre: et c'est certainement une riche succession, car il a des trésors immenses et un grand pays sous sa domination.

Les évêques sont des gens de loi qui lui sont subordonnés, et ont sous son autorité deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils font, comme lui, des articles de foi; quand ils sont en particulier, ils n'ont guère d'autre fonction que de dispenser d'accomplir la loi. Car tu sauras que la religion chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très difficiles; et, comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs que d'avoir des évêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique: ainsi, si on ne veut pas faire de rahmazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre les défenses de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'évêque ou au pape, qui donne aussitôt la dispense.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la

plupart dervis, qui soulèvent entre eux mille questions nouvelles sur la religion: on les laisse disputer longtemps, et la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles que dans celui du Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appelés hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est hérétique qui ne veut: il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, et donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie; et, quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, et il peut se faire appeler orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France et l'Allemagne: car j'ai ouï dire qu'en Espagne et en Portugal il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie, et qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main,

qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, et qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice! Sans cela un pauvre diable est bien embarrassé. Quand il jurerait comme un païen qu'il est orthodoxe, on pourrait bien ne pas demeurer d'accord des qualités, et le brûler comme hérétique: il aurait beau donner sa distinction; point de distinction; il serait en cendres avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres juges présument qu'un accusé est innocent: ceux-ci le présument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour règle de se déterminer du côté de la rigueur: apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais; mais, d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, et leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux et qu'ils abhorrent le sang, et sont au désespoir de les avoir condamnés; mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfants des prophètes! Ces tristes spectacles y sont inconnus (Note 7). La sainte religion que les anges y ont apportée se défend par sa vérité même; elle n'a point besoin de ces moyens violents pour se maintenir.

A Paris, le 4 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXX.

RICA AU MEME.

A Smyrne.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable! Je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à la charge: je ne

me croyais pas un homme si curieux et si rare; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'euro péenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: Ah! ah! monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXI.

RHEDI A USBEK.

A Paris.

Je suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, et être surpris en arrivant à Venise: on sera toujours étonné de voir une ville, des tours et des mosquées sortir de dessous l'eau, et de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devrait y avoir que des poissons.

Mais celle ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire d'eau vive: il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophète, et il ne la regarde jamais du haut du ciel qu'avec colère.

Sans cela, mon cher Usbek, je serais charmé de vivre dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les superstitions européennes; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie; j'étudie les arts:

enfin je sors des nuages qui couvraient mes yeux dans le pays de ma naissance.

A Venise, le 16 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXII.

RICA A ***.

J'allai l'autre jour voir une maison où l'on entretient environ trois cents personnes assez pauvrement. J'eus bientôt fait, car l'église ni les bâtiments ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étaient assez gais; plusieurs d'entre eux jouaient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connais point. Comme je sortais, un de ces hommes sortait aussi; et, m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris: J'y vais, me dit-il, et je vous y conduirai; suivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, et me sauva adroitement des carrosses et des voitures. Nous étions près d'arriver, quand la curiosité me prit. Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrais-je point savoir qui vous êtes? Je suis aveugle, monsieur, me répondit-il. Comment! lui dis-je, vous êtes aveugle! Et

que ne priez-vous cet honnête homme qui jouait aux cartes avec vous de nous conduire? Il est aveugle aussi, me répondit-il: il y a quatre cents ans que nous sommes trois cents aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte: voilà la rue que vous demandiez; je vais me mettre dans la foule; j'entre dans cette église, où, je vous jure, j'embarrasserai plus les gens qu'ils ne m'embarrasseront.

A Paris, le 17 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXIII.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

Le vin est si cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin Alcoran, qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le présent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie et la réputation de nos

monarques, ç'a été leur intempérance; c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices et de leur cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes: la loi interdit à nos princes l'usage du vin, et ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même; cet usage, au contraire, est permis aux princes chrétiens, et on ne remarque pas qu'il leur fasse aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même: dans une débauche licencieuse, on se révolte avec fureur contre les préceptes; et la loi faite pour nous rendre plus justes ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je désapprouve l'usage de cette liqueur qui fait perdre la raison, je ne condamne pas de même ces boissons qui l'égayent. C'est la sagesse des Orientaux de chercher des remèdes contre la tristesse avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un philosophe qu'on appelle Sénèque; mais les Asiatiques, plus sensés qu'eux et meilleurs physiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, et de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remèdes, de la fatalité du destin, de l'ordre de la Providence, et du malheur de la condition humaine. C'est se moquer de vouloir adoucir un mal par la considération que l'on est né misérable; il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions, et traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable.

L'âme, unie avec le corps, en est sans cesse tyrannisée. Si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurés, s'ils ne sont pas en quantité suffisante, nous tombons dans l'accablement et dans la tristesse; mais, si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de notre corps, notre âme redevient capable de recevoir des impressions qui l'égayent, et elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement et sa vie.

A Paris, le 25 de la lune de Zilcadé, 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France; mais celles de France sont plus jolies. Il est difficile de ne point aimer les premières, et de ne se point plaire avec les secondes: les unes sont plus tendres et plus modestes, les autres sont plus gaies et plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y mènent: elles ne jouent ni ne veillent, elles ne boivent point de vin, et ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le sérail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs: c'est une vie unie, qui ne pique point; tout s'y ressent de la subordination et du devoir; les plaisirs mêmes y sont graves, et les joies sévères; et on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité et de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la même gaieté que les Français: on ne leur voit point cette liberté

d'esprit et cet air content que je trouve ici dans tous les états et dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourrait trouver des famille où, de père en fils, personne n'a ri depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux: ils ne se voient que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie; l'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue: ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend; de manière que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée des autres.

Un jour que je m'entretenais là-dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit: Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves dont le cœur et l'esprit sec sentent toujours de la bassesse de leur condition. Ces gens lâches affaiblissent en vous les sentiments de la vertu, que l'on tient de la nature, et ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obsèdent.

Car, enfin, défaites-vous des préjugés: que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, et s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains, qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses vertus, parce qu'il y est porté par envie, par jalousie et par désespoir; qui, brûlant de se venger des deux sexes dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvu qu'il puisse désoler le plus faible; qui, tirant de son imperfection, de sa laideur et de sa difformité, tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être; qui enfin, rivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds et les verrous qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne, où, chargé de la jalousie de son maître, il a exercé toute sa bassesse?

A Paris, le 14 de la lune Zilhagé, 1713.

XLVII - LXVIII Inventaire de l'Occident.

Cet inventaire commence par une galerie de portraits qui dénonce les **mensonges de la vie sociale** : «*Les gens qu'on dit être de si bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont les vices sont les plus raffinés*», note Usbek, trouvant à la fin de la lettre XLVIII un style tout oriental pour envelopper d'opprobre la corruption des mœurs : mensonges des femmes, mensonges des prêtres, mais de quelle vérité le personnage est-il en quête ? C'est au moment où l'eunuque de son sérail l'invite à exercer son autorité que lui parvient un deuxième apologue, *l'Histoire d'Asphéridon et Astarté*, où Usbek lira la chronique d'un bonheur enfin conquis malgré une liaison contre-nature... De Russie, par le point de vue de Nargum, arrivent d'autres portraits, d'autres nouvelles de la condition des femmes, si bien que ce défilé de mœurs hétéroclites finit par faire songer à celui de Montaigne dans le chapitre XXIII du premier livre des *Essais* : «*les lois de la conscience, que nous disons naître de nature, naissent de la coutume...*» Ce **relativisme** paraît encore plus radical chez Rica parce que, comme Montaigne, il l'étend à l'homme lui-même, perdu et misérable dans l'univers (lettre LIX). A travers son style nerveux, Paris, «

ville enchanteresse », donne plus que chez Usbek l'impression d'un monde grouillant, corrompu et fou.

LXIX - XCI A la recherche d'un État harmonieux.

On ne sait trop qui écouter ni croire dans beaucoup de lettres de cette section : Usbek y paraît plus déchiré que jamais entre son **scepticisme** et son allégeance à l'Islam. « *Vérité dans un temps, erreur dans un autre* » (lettre LXXV), clame le philosophe, mais ses protestations de tolérance n'excluent pas le sectarisme. Au-delà d'Usbek, c'est le philosophe des Lumières qui exprime la relativité des lois humaines et substitue l'ordre de la nature à celui de la Providence. C'est lui qui dénonce à nouveau l'extrême facticité des valeurs en imaginant et parodiant ce que pourraient être des « Lettres espagnoles » (lettre LXXVIII); c'est lui, plus qu'Usbek, qui, soucieux de raison, définit le meilleur gouvernement comme celui qui est lui est fidèle et se manifeste par la douceur (lettre LXXX). Le philosophe déiste manifeste un **optimisme raisonnable** et exprime sa confiance en une Justice éternelle fondée sur un rapport de convenance (lettre LXXXIII). Des guerres de religion, il tire une défiance universelle contre cet « esprit de vertige », cette « éclipse

entière de la raison humaine » qu'est le fanatisme : il nous est difficile, tant cette aversion touche aussi bien les Chrétiens que les Mahométans, d'y reconnaître le seul Usbek.

XCII - CXI Où l'on découvre le modèle anglais.

Cette section est la plus nettement politique : elle coïncide avec les débuts de la Régence, où s'affaiblissent le pouvoir royal et celui des Parlements. C'est encore Usbek qui domine l'échange épistolaire, manifestant plus encore ses contradictions. Les premières lettres nous le montrent en quête d'une sorte de droit international qui remédierait à la confusion des pouvoirs et, au nom d'un **code naturel**, pourrait légiférer à propos de la guerre comme de tous les autres actes de justice et éviterait la surabondance des lois comme des critères qui les commandent. Les lettres suivantes révèlent son enthousiasme à l'égard des « lois générales, immuables, éternelles » de la science (lettre XCVII); les dernières développent les critiques les plus subversives à l'égard du despotisme et finissent par rêver au **modèle constitutionnel** anglais qui assurerait l'équilibre des pouvoirs et limiterait l'autorité de ces monarques qui « sont comme le soleil »

(lettre CII). Mais à cette ouverture, à cette critique du despotisme (« *Malheureux le roi qui n'a qu'une tête* »), à cette réflexion sur les châtiments des princes, la lettre CXVI vient opposer de façon cinglante son propre absolutisme au sérail. L'alternance des lettres voulue par Montesquieu trouve ici une de ses justifications : un incessant contrepoint dans l'agencement des expéditeurs suffit à marquer les faiblesses et la mauvaise foi du personnage qui fait de nouveau allégeance à l'Islam après en avoir critiqué les allégories. On pourra néanmoins souligner l'extraordinaire évolution d'Usbek vers les Lumières, que souligne son débat avec Rhédi (lettres CV et CVI), où se lit quelque chose de la polémique qui opposera Voltaire et Rousseau.

CXII - CXXXII Apologie du libéralisme.

Les lettres CXII à CXXXII correspondent à une longue dissertation que Montesquieu a un peu artificiellement divisée en lettres. Elles sont consacrées à la dépopulation de l'univers. Le XVIII^e siècle a cru à ce phénomène, mais on reste surpris d'en lire l'analyse sous la plume d'Usbek. Aux causes particulières (épidémies et famines),

succèdent les causes générales : c'est en les recensant qu'Usbek en vient à condamner la polygamie musulmane.

De l'esprit des lois

De l'esprit des lois est l'œuvre majeure de Montesquieu. Elle paraît pour la première fois, après 20 ans de travail, à Genève en 1748, grâce à l'aide de Mme de Tencin qui s'est également chargée de la publication des Errata de cette édition très fautive et amputée, et de celle de la nouvelle édition revue et corrigée par Montesquieu de 1749.

Certaines des idées de l'esprit des lois seront reprises lors de la rédaction de la Constitution française de 1791, notamment la séparation des trois pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Le livre influence aussi grandement la rédaction de la Constitution des États-Unis d'Amérique.

Il y prône l'établissement d'un système aristocratique très libéral. Mais avant de pouvoir faire évoluer un système politique, il pense qu'il est nécessaire d'analyser l'origine des lois passées et celles qui lui sont contemporaines. Il distingue des causes culturelles (traditions, religion, etc) et des causes naturelles (climat, géographie, etc).

De l'esprit des lois ne laisse pas indifférent lors de sa parution et Montesquieu est l'objet des plus vives critiques de la part de conservateurs et d'ecclésiastiques, alors que des louanges sont émises par les encyclopédistes comme D'Alembert (qui lui écrira un éloge). Toutefois, certains encyclopédistes lui reprochent une certaine forme de conservatisme (Montesquieu était favorable à l'aristocratie). On lui reproche aussi son déterminisme dans sa théorie des climats. Il répondra à toutes ces critiques par Défense de l'esprit des lois publié en 1750.

Au livre XIX, il détaille ce qui peut influencer les lois : les mœurs, le climat, la recherche de la liberté, etc.

Explication de texte

Dès l'introduction, nous percevons l'ironie de l'auteur quand il emploie le mot « droit » qui s'oppose par définition à la notion d'esclavage qui consiste justement à priver un individu de tous ses droits. Le terme « nègre » par contre n'est pas péjoratif au XVIIIe siècle. L'emploi du pronom personnel « nous » montre que Montesquieu ne

s'innocente pas et que c'est toute une société qui s'est rendue coupable en laissant faire.

Les arguments ethnologiques

Le troisième argument se fonde sur l'apparence des esclaves. Cet argument est irrecevable car :

il est réversible et donc sans valeur;

on ne peut pas juger les gens sur leur apparence car elle ne reflète pas leur personnalité.

Le cinquième argument se retourne contre les esclavagistes car il cherche à comparer leurs arguments à d'autres peuples.

Le septième argument se fonde sur un système de valeurs et avec comme objectif de démontrer que les noirs sont des êtres différents voire aliénés.

Les arguments historiques

Le premier argument est incontestablement vrai; mais il n'est pas recevable car il repose sur une succession de crime.

Le sixième argument ne tient plus puisqu'il fait apparaître les contemporains de Montesquieu comme des gens ayant 40 siècles de retard, des primitifs.

Les arguments divers

Le deuxième argument est économique et s'autodétruit car il met sur un même plan le prix du sucre et la liberté de ceux qui le produisent.

Le quatrième argument est religieux et cherche à associer la couleur noire avec le mal.

Le neuvième argument est politique; il est accusateur pour les véritables responsables.

De l'esclavage des nègres

Montesquieu ne témoigne d'aucune indignation contre l'esclavage tel que l'admettaient les Grecs et les Humains : chez les anciens, en effet, la conception lie l'État, la définition du citoyen, l'absence d'un principe religieux qui aurait établi l'égalité des hommes devant Dieu, tout, en un mot, prouve que l'esclavage est alors en rapport avec les autres éléments historiques. Les grands philosophes, Platon, Aristote, Cicéron, ne s'en sont jamais scandalisés.— Mais la religion, en changeant les rapports de l'homme avec la Divinité, a changé les rapports des hommes entre eux. La notion d'égalité morale, et de là, de droit naturel à la liberté, est née dans la société nouvelle. Sans doute, les faits ont souvent démenti ce progrès de l'humanité; mais ce progrès n'en était pas moins acquis, et l'esclavage, sous sa forme ancienne, qui jadis s'expliquait, est devenu, une impossibilité rationnelle. Pour le démontrer, Montesquieu énumère, sur un ton d'ironie où vibre la colère, les raisons spécieuses et houleuses que pourrait faire valoir ceux qui exploitent Ses nègres.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante oui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un maître très sage, ait mis une âme, surtout une bonne âme, dans un corps tout noir.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains; car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié?

Rica à Ibben,

À Smyrne

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: "Il faut avouer qu'il a l'air bien persan." Chose admirable! Je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et, quoique

j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable.

Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement: libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique: car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche. Mais, si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: "Ah! ah! Monsieur est Persan? c'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?"

A Paris, le 6 de la lune de Cheval, 1712.

Voltaire

François-Marie Arouet (qui prit seulement en 1718 le nom de Voltaire), naquit à Paris le 29 novembre 1694. Son père, notaire au Châtelet, avait de la fortune et de fort belles relations. François-Marie fit ses études au collège Louis-le-Grand, où enseignaient les Jésuites; il témoigna toujours une vive reconnaissance à quelques-uns de ses anciens maîtres.

Après avoir accompagné en Hollande le marquis de Châteauneuf, il revient à Paris en 1714, et il entre comme clerc chez un procureur de la place Maubert, Me Alain. Il fréquente la société libertine des Vendôme, au Temple, et la cour de Sceaux. On le croit coupable de couplets satiriques contre le règne de Louis XIV, et il est mis à la Bastille, où il reste près d'un an, et où il écrit une partie de la Henriade. Cependant il est libéré et il peut assister, le 18 novembre 1718, au triomphe de son Œdipe. Alors il abandonne le nom d'Arouet ; il ne s'appellera plus que Voltaire.

En 1723, il publie la Ligue (premier titre de la Henriade}, qui obtient un grand succès. Il écrit des satires, des épîtres, des épigrammes; il est recherché par la société lettrée et aristocratique, et il commence à augmenter sa fortune par des spéculations heureuses. Mais une querelle avec le chevalier de Rohan le fait de nouveau jeter à la Bastille, et il n'est autorisé à en sortir qu'à la condition de s'exiler en Angleterre (mai 1726).

Cet exil achève d'en faire un philosophe et un citoyen. Dans ses Lettres philosophiques ou Lettres anglaises, publiées seulement en 1734, il nous dit quels avantages il a tirés de ce séjour à l'étranger.

Revenu de Londres en mars 1729, il publie son Histoire de Charles XII (1734), et il fait jouer Zaïre (1732); mais les Lettres philosophiques sont condamnées par le Parlement, et le séjour de Paris semble peu sûr à Voltaire, qui accepte l'hospitalité de Mme du Châtelet, à Cirey, en Lorraine : il devait y rester de 1734 à 1749. Pendant ces quinze années, il fait de nombreux voyages à Paris; il assiste aux premières représentations de la Mort de César (1731) et de Mérope (1743). Rentré en faveur, il

devient gentilhomme de la chambre et historiographe du Roi. Mais aussi il travaille avec une infatigable ardeur : il prépare son *Siècle de Louis XIV*, et, sous l'influence de Mme du Châtelet, il traduit les *Éléments* de Newton.